

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 6 (1910)

Artikel: Die schweizerische Nation
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749448>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DIE SCHWEIZERISCHE NATION

IX.

LA SUISSE · LA VIE INTELLECTUELLE

Je publie ici, en supprimant quelques lignes de l'introduction, la conférence que j'ai faite à Genève, le 30 janvier, dans la série *Genève-Suisse* dont l'Union chrétienne de jeunes gens a pris l'initiative. On y verra que l'Union avait accordé aux conférenciers une liberté absolue dans l'expression de leurs convictions. C'est d'un bel exemple. — Qui me lira, voudra bien se rappeler qu'il s'agit d'une conférence, et adressée à un public de la Suisse française. De là le caractère du style, et la préférence donnée aux auteurs et artistes de langue française.

Les sept conférences paraîtront en volume, aux premiers jours d'avril, chez Atar, à Genève. Le volume contiendra les portraits des sept conférenciers.

M. Albert Bonnard, parlant ici de la vie *politique* en Suisse, disait qu'il aurait surtout à louer notre patrie, mais sans dénigrer aucun pays voisin, et sans flatter notre vanité nationale. L'article de M. Bonnard, que j'ai lu avec le plus vif intérêt, m'a pénétré plus que jamais de cette conviction qu'il y a, entre notre vie politique et notre vie intellectuelle, un contraste auquel il s'agit de mettre fin.

En politique, nous sommes la plus ancienne démocratie du monde entier; dans l'histoire, aucune république n'a vécu six cents ans comme la nôtre; nous avons là une avance considérable. Par contre, dans la vie intellectuelle, nous sommes en retard. Or, à l'heure présente, la vie intellectuelle ne saurait plus être séparée de la vie politique; ces deux ordres s'influencent réciproquement, et si bien, que l'étiollement de l'un est une menace pour l'autre.

M. Bonnard dit ce que nous avons acquis; je parle d'une conquête à faire, pour perpétuer la première. Développant une image esquissée par d'autres, je compare la nation suisse à un édifice, qui fut jadis un chalet rustique et solide, agrandi et remanié peu à peu. La base même de la maison, c'est notre démocratie; la vie intellectuelle et morale, c'est l'architecture intérieure; ce sont les portes de communication, ce sont les fenêtres, par où pénètrent la lumière et l'air pur. Cette maison, le poète Gottfried Keller la chantait déjà en 1857: „Heißt ein Haus zum *Schweizerdegen*“. — „Une maison il y a, à l'*Epée suisse* . . . Vingt-deux

écussons brillent à son faite . . .” — Or, cette demeure des ancêtres, nous voulons qu'elle soit respectée par autrui, aimée par ceux qui y habitent; pour cela, qu'elle soit donc conforme aux nécessités de la vie moderne! Nos artistes, nos penseurs, toute notre élite intellectuelle ressent, hélas! cette souffrance que René Morax a exprimée en disant: „Nous étouffons!“ — Qu'on fasse donc circuler l'air et la lumière, et communiquer les chambres, et qu'il y ait dans la maison une grande salle de famille, où nous puissions tous rompre ensemble le pain idéal de la vérité, et boire ensemble à la coupe de beauté!

Aujourd'hui il y a, entre la majorité et les intellectuels, un conflit sourd, auquel nous pouvons mettre fin par un examen courageux. Parlant non d'un passé tangible, mais de l'avenir, je serai forcé d'exposer surtout des idées, et personnelles. Je ne prétends pas imposer ces idées; je prie simplement d'y réfléchir; elles sont le fruit d'une longue douleur; douleur vécue, je le sais, par beaucoup de compatriotes.

Enumérer ici tous nos „grands hommes“, poètes, philosophes ou savants, ce serait dresser un catalogue fatigant, illusoire, inutile. Je veux parler de notre vie intellectuelle dans son ensemble, en dire les lacunes, chercher la cause de ces lacunes, et le remède, qui est en chacun de nous. Car je crois au remède, à l'avenir de la Suisse. Si je n'y croyais pas, il me serait facile de vivre ailleurs, sous un ciel bleu, à rêver devant l'Océan. J'insiste là-dessus, afin d'éviter un grave malentendu; ma souffrance est faite d'amour; et, si je lutte, c'est que j'ai la foi. Il y a des optimistes qui en ont moins. Un homme politique, qui occupe à Berne une situation éminente, me disait l'automne dernier: „Vous critiquez l'heure présente, mais vous croyez à l'avenir. Chez moi, c'est le contraire: pour le moment, ça ne va pas trop mal; mais dans cent ans, nous n'existerons plus.“ Je pourrais citer d'autres témoignages, plus pessimistes encore, mais ils sont confidentiels; et d'ailleurs, à quoi bon? Un fait s'impose: en suite d'une évolution générale, l'existence de notre nation est menacée; regardons le danger bien en face, et luttons!

Les lecteurs de *Wissen und Leben* savent que je fais une différence essentielle entre l'instruction, la culture (qui sont des moyens, des matériaux) et la *vie* intellectuelle, qui est une créa-

tion; l'artiste et le penseur créent une œuvre, et ceux qui savent lire, se créent une vie intérieure. — Le temps me manque pour établir des distinctions entre les divers domaines de la vie intellectuelle: les arts proprement dits, la littérature, la critique, la pensée et la science au sujet de laquelle il faudrait faire des réserves toutes particulières; je parle de toute cette vie en bloc, en y comprenant la science, en tant qu'elle daigne sortir de son sanctuaire pour se montrer à la foule. Mon sujet est vaste et surtout compliqué; procédant par analyse, notre pensée ne s'élargira que peu à peu; c'est ainsi que j'apparaîtrai d'abord comme un ardent nationaliste; il paraît qu'en Suisse ce terme n'est pas toujours un compliment. Je le porte sans gêne aucune; ma pensée suprême s'en va à l'humanité, mais je *sens* que la nation est le plus sûr chemin vers l'humanité.

* * *

Nous sommes fiers de nos écoles; à juste titre. On peut voir, à l'occasion, dans quelque ville allemande, encore mieux sous certains rapports; mais dans l'ensemble, ville et campagne, je crois bien que nous sommes les premiers. On pourrait en citer comme preuve les nombreux correspondants du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, correspondants de la campagne et de la montagne, jeunes et vieux, hommes et femmes: ce *Glossaire* sera un véritable monument, qui fera le plus grand honneur à la Suisse; les savants qui y travaillent sauront dire mieux que moi comment le peuple de la Suisse romande y a collaboré. Je doute fort que cela eût été possible, dans cette mesure, dans quelque autre pays du monde. — De l'école primaire à l'Université, nous accomplissons tous, et tous les jours, un travail non pas brillant, mais solide, et honnête, et intense.

Cette supériorité de l'instruction générale, que je constate sans m'y arrêter, est même si évidente, qu'on s'attendrait à la retrouver, sous une forme plus raffinée, dans la vie intellectuelle, dans le domaine des idées. Au premier abord, il semble qu'ici aussi nous soyons les premiers. Comparons notre petit pays avec une province de même grandeur à l'étranger; comparons nos villes de 50,000, 100,000 et 150,000 habitants avec des villes de même importance en France, en Italie et en Allemagne, notre avantage saute aux yeux. Notre public cultivé lit des livres nom-

breux, en langues diverses; il est copieusement renseigné, même par les journaux quotidiens; je me suis laissé dire que les conférences sont plutôt fréquentes. Ce petit pays a ses artistes, ses écrivains, ses savants. Prenons en manière d'exemple le canton de Vaud, dont je ne citerai que les artistes vivants. Trouvez-moi à l'étranger une province de 300,000 habitants, qui puisse rivaliser et citer à la fois des hommes tels que Edouard Rod¹⁾, Cornut, Ramuz, René Morax, Burnand, Biéler, Auberjonois, Félix Vallotton, Steinlen, Grasset, Doret et — né de parents vaudois — Jaques-Dalcroze; vous la chercherez cette province, et vous ne la trouverez pas. — Donc, ici encore, l'avantage est pour nous. Oui, en apparence; mais n'êtes-vous pas frappés de constater que la plupart des hommes que j'ai nommés habitent Paris? (Rod, Cornut, Ramuz, Morax souvent, Biéler, Vallotton, Steinlen, Grasset, Doret). Les Vaudois savent-ils même que Steinlen est né à Lausanne? Savent-ils bien qui est Grasset? Je pose ces questions, dont on devine l'importance, et nous y reviendrons.

Pour le moment, j'ai à relever, dans notre vie intellectuelle, si brillante en apparence, quelques défauts, dont je sais fort bien que vous les trouveriez aussi dans la province, à l'étranger; ce sont, en quelque sorte, des défauts de bourgeoisie provinciale. Soit! mais vous allez voir qu'ils ont chez nous une gravité toute particulière; pourquoi? C'est que *nous ne voulons pas être une province*, et nous avons raison de ne pas le vouloir. Lorsque le professeur Vetter, de Berne, déclara à Nuremberg que la Suisse allemande était une province intellectuelle de l'Allemagne, ce fut en Suisse une indignation générale. Regardons la chose avec calme et sincérité, et nous toucherons du doigt le défaut de notre vie intellectuelle: *en fait*, le professeur Vetter avait, en partie, hélas! raison; les protestations les plus violentes ne sauraient détruire les faits: mais, par contre, elles peuvent révéler un *idéal*. Et nous y voilà: les rapports intellectuels que nous avons avec la France et l'Allemagne sont parfaitement légitimes et nécessaires, tant qu'ils sont une fécondation et, en quelque sorte, un libre choix; ils sont un danger, dès qu'ils touchent à la servitude. Entre ceux qui approuvent le professeur Vetter et ceux qui le

¹⁾ Edouard Rod mourut la veille même de ma conférence; je le maintiens au nombre des vivants.

conspuent, il y a un malentendu qui touche à notre vie nationale elle-même : les premiers constatent un fait réel, mais ils ont tort de dire : il est bon que cela soit ainsi ; les autres affirment un idéal, qui est le mien, mais ils ont tort de croire que cette affirmation suffise. Il faut agir ; il faut apporter à la patrie, non pas des mots, mais du travail et le sacrifice de nos petites vanités.

Il importe beaucoup de tenir toujours présente à la pensée cette différence qu'il y a entre nos intentions les plus louables et notre réalité la plus tangible ; on verra alors qu'une comparaison avec la province de l'étranger, si consolante qu'elle paraisse, ne justifie en aucune façon les défauts que j'ai à relever. Nous *voulons* être autre chose ; le sommes-nous ? Voilà toute la question.

Je suis à Lausanne, sur le Grand-Pont, et j'entends des camelots crier : *la Presse ! le Matin !* Je les vois courir à toutes jambes, comme leurs confrères de Paris et répandre cette manne intellectuelle qu'ils appellent : *la Presse, le Matin*. Et sur la place Saint-François, je trouve un homme paisible, qui murmure modestement : *la Gazette de Lausanne !* — A la gare de Cornavin, on m'offre dix journaux parisiens ; j'ai peine à trouver le *Journal*... celui de Genève. — Dans un salon bourgeois, à Lausanne, je vois sur la table, bien en vue, la *Revue de Paris*, la *Vie heureuse* ; à Zurich, la *Zukunft* de Harden, ou la *Woche* de Scherl, et je songe aux revues suisses, qui luttent pour l'existence. J'ouvre un journal de chez nous, le premier venu, et j'y trouve une colonne entière intitulée : „Pataud et *la Barricade* de Paul Bourget“, et plus loin, une nouvelle colonne sur les amours de Musset avec la Belle Inconnue. Dans la bibliographie des livres et des revues, je reconnais, imprimé tel quel, le texte-réclame envoyé par l'éditeur, de Berlin ou de Paris. Il est tout récent le succès monstrueux de *Sur la branche*, de *l'Ile inconnue* ; Gaspard Vallette avait beau les éreinter, ces inepties s'enlevaient à 3 fr. 50 la boîte, jusqu'au jour où l'auteur commit l'imprudence de froisser notre amour-propre national, en découvrant par hasard des Helvètes en Helvétie. Alors, mais alors seulement, notre patriotisme (ou plutôt notre vanité) nous donna une leçon de goût littéraire. D'autre part, je connais un auteur romand, au talent sincère, original et puissant, un *grand écrivain*, que je rapproche sans hésiter de Flaubert et de Maupassant, et dont les œuvres ne se

vendent guère; son „réalisme“ est un scandale à ce même public qui lit pourtant les *Lettres de femmes* et *La 628 — E 8*. Ah! puisse-t-il bientôt publier une œuvre dans quelque revue de Paris! Alors, nous lui reconnâtrons du mérite... Ces quelques faits, cueillis au hasard, multipliez-les par cent et par mille, et vous comprendrez l'exil fatal de nos artistes, qui est à la fois un appauvrissement pour nous et un déracinement pour eux.

Les causes? Elles sont multiples. D'abord, nous confondons l'instruction, l'information, avec le travail de l'esprit, qui est un effort personnel, une création constante d'idées. La vraie civilisation est celle où les individus et la nation vivent dans *l'harmonie* des idées politiques, sociales, religieuses, intellectuelles. Je dirai: peu important ces idées — elles changent avec les siècles — pourvu qu'elles agissent, qu'elle soient un principe qui anime le tout. Nous n'avons pas cette harmonie; nous lisons trop, et nous n'assimilons pas, parce que nos lectures sont le plus souvent en contradiction avec nos mœurs. Nous avons le fétichisme de l'information; nous n'avons pas le respect de la pensée; nous avons le bagout esthétique, nous n'avons pas le culte de l'art.

Parce qu'on a dit que le maître d'école prussien a vaincu à Sadowa, notre ambition est d'être des maîtres d'école. Notre instruction, très solide, aboutit, dans une sphère plus élevée, à la vanité, à la stérilité. Un vieil ami, Frédéric Frossard, mort à quatre-vingt-dix ans, et qui garda jusqu'à sa mort un enthousiasme juvénile, me scandalisa un jour, vers 1891, en disant: „La crise que vous verrez, aura son origine en partie dans l'école obligatoire, qui est une erreur.“ Je bondis d'indignation; puis, en y réfléchissant, je soumis à mon vieil ami une idée, qu'il approuva: Oui, l'école obligatoire a donné à tous le moyen de *lire*, sans donner à tous les moyens de *juger*; de là, chez beaucoup, le manque d'équilibre, l'opinion absolue et hâtive, la vanité. Soit, mais nous ne pouvons, ni ne voulons revenir en arrière. Il n'y a qu'un remède: aller *plus avant*, avec un espoir invincible; faire de l'école mieux encore, y ajouter, dans la vie, une suite plus haute; joindre à la lettre, qui tue, l'esprit qui vivifie. Et cela est vrai de toute notre démocratie! Si nous l'abandonnons à son mécanisme purement politique, elle mène au nivellement, à la médiocrité générale, qui est la mort.

Il ne faut pas regarder avec dédain, du haut d'une tour d'ivoire, ce peuple qui cherche aussi à monter vers la lumière. Le peuple, c'est l'avenir; respectons l'avenir! Mais il ne faut pas davantage mendier de lui la popularité, en galvaudant les trésors de la pensée humaine. La pensée est austère; elle aussi, il faut la respecter. Alors quoi? Le problème est-il insoluble? Non, mais il est difficile. La vie tout entière, quand on veut la vivre, et non la subir, est difficile; c'est pourquoi elle est si belle, si digne d'être vécue. Que certains aillent en funiculaire aux Rochers de Naye; d'autres aiment la difficulté, la paroi qui semble un mur, et où l'on monte; la cime, qui défie, et que l'on conquiert par une tension de tous les muscles, par l'esprit, par la volonté, par l'amour! L'effort que je demande au peuple suisse, je n'oserais le demander à aucun autre; je le lui demande à lui, parce que j'ai confiance en lui, et que cet effort est nécessaire à sa vie. *Noblesse oblige*. Notre démocratie, si forte en politique, doit affronter le problème intellectuel; qu'elle apprenne à estimer non seulement le nombre, mais surtout la valeur; qu'elle ait le respect de la pensée et de l'individualité. Elle a décrété l'égalité des droits, c'est sa noblesse; décréter l'égalité des valeurs, ce serait sa ruine.

Nous disons: *Vox populi, vox Dei*, en insistant surtout sur la première partie; c'est une erreur psychologique. Sans doute, le peuple est une force sans laquelle rien de grand ne saurait se faire; mais la parole qui soulève cette force, qui la dirige vers un but digne d'elle, la parole magique, c'est la pensée des grands hommes. La Révolution française est-elle imaginable sans le travail gigantesque de l'Encyclopédie, de Diderot, de Voltaire et surtout de Rousseau? Et comment a-t-on appelé ceux qui, en France, déchaînèrent une „affaire“, qui fut le commencement d'une lutte grandiose? On les a appelés „les intellectuels“. — En Suisse, on ne s'est pas étonné de voir, en France, des hommes tels que Zola, Anatole France, Gabriel Monod, Jules Lemaître, Brunetière entrer dans la bataille. Pourquoi donc cette stupeur lorsque *chez nous* un intellectuel s'occupe de la chose publique?

Il y a dix-huit mois, René Morax prit la défense de Wassilieff. Pour ce que j'ai à dire, peu importe ce que nous pensons de Wassilieff. Voici ce qui nous intéresse: en 1905, Morax avait écrit, pour la Fête des Vignerons, un poème où il exprimait avec

une simplicité admirable la beauté de la terre et du travail, l'amour et la foi d'un peuple; pendant six jours, il émut un peuple jusqu'aux larmes; il le fit tressaillir d'une émotion sacrée; il fut sa conscience... Trois ans après, quand Morax, cédant à un devoir impérieux, prit la défense de Wassilieff, que fit-on? Est-ce qu'on le discuta? Il pouvait se tromper, d'une erreur généreuse; on avait le droit de le discuter; on lui dit: „Poète, retourne à ta poésie!“ Poète! et voilà tout. — D'autres exemples, que je pourrais citer, mèneraient tous à cette conclusion: notre démocratie, trop exclusivement politique, enfoncée dans les bienfaits matériels d'une longue paix, risque de perdre l'idéal. Il faut lui dire que les artistes, les penseurs, sont la gloire d'une nation, une source de vie. L'Italie du moyen-âge se résume en un seul nom: Dante Alighieri. Et l'œuvre de ce même Dante fut un facteur essentiel dans la création de l'Italie moderne. —

Je ne suis qu'un historien, un observateur, et non pas un artiste, un créateur; en outre, vingt ans de travail scientifique m'ont habitué à une certaine objectivité; eh bien! faisant abstraction de toute sympathie personnelle, je déclare ici, en mon âme et conscience, que de tous nos artistes, nous préférons ceux qui nous flattent, ceux qui nous prennent par nos petits côtés, et que nous méconnaissions, que nous exilons fatalement ceux qui, par un effort, nous guideraient à la cime. Ce n'est pas seulement une injustice, c'est un danger pour la nation elle-même.

En effet, nous sommes en Suisse dans des conditions très particulières. Si la province française, allemande, dépend étroitement de Paris, de Berlin, et sommeille un peu dans le train-train bourgeois, ça peut avoir des inconvénients, mais en général la vie nationale ne s'en trouve pas menacée. La nourriture intellectuelle que la province reçoit de sa capitale répond bien, pour l'essentiel, à son organisme, à ses besoins; il n'y a entre la capitale et la province qu'une différence d'intensité, de quantité et non de qualité. Le provincial intelligent trouve dans la capitale le cœur et le cerveau de la patrie, dont tous les monuments disent le passé et la gloire. Pour nous, il en est autrement. Sans doute, au point de vue intellectuel, il nous est absolument nécessaire de regarder, les uns à la France, les autres à l'Allemagne; entre ces littératures et nous, il y a des affinités, il n'y a pas

identité; nous ne saurions vivre sans elles, et pourtant leur vie n'est pas notre vie. Vous y trouverez des leçons de forme, des idées universelles; vous n'y trouverez pas notre matière même, dans ces petits détails dont est faite la réalité la plus intime. Ces littératures étrangères nous inspirent, nous fécondent; elles n'émeuvent pas les fibres les plus secrètes de notre cœur. Nous les aimons, comme on aime des amis très sympathiques, très intelligents, mais non pas de cet amour violent, absolu, qu'on a pour les êtres qui sont chair de notre chair. Et cela s'explique: nous *raisonnons* par analyse, tandis que la vie fait un *tout* de nos convictions politiques, sociales et morales; et quand on nous dit, par analyse, que nous dépendons de la France et de l'Allemagne, notre raisonnement dit *oui*, et notre sentiment dit *non*. Le sentiment! On en a abusé au temps des romantiques; puis on a réagi; les uns l'ont nié, d'autres l'ont ridiculisé. Rien n'y fait; le sentiment persiste; il a des éclipses, mais il resplendit à toutes les heures décisives; il est à la base de toutes les religions, de toutes les renaissances, de tous les héroïsmes, de tous les grands amours; le sentiment est une *synthèse*, mystérieuse, mais réelle, éternelle; et c'est pourquoi il proteste en nous, quand, par analyse, nous prétendons orienter nos intelligences vers Paris, vers Berlin, et nos cœurs vers la Suisse! Tant que nous nous scinderons ainsi, nous n'aurons pas en Suisse de vie intellectuelle originale, intense et sincère.

M. Albert Bonnard, parlant de la centralisation excessive de la France, disait avec raison: „A concentrer ainsi, sur un point, toute la chaleur, on refroidit la périphérie.“ Cela est vrai de la vie intellectuelle tout autant que de la vie politique; or, nous sommes non seulement, géographiquement, à l'extrême périphérie de la France et de l'Allemagne, mais nous en sommes encore séparés au point de vue politique, social et moral. On voit par là combien le problème de notre vie intellectuelle se complique, et l'on comprend que les ouvrages d'Anatole France, de Bourget, de Barrès, de Mirbeau, de Faguet, tout précieux qu'ils nous soient, ne seront jamais pour nous ce qu'ils sont pour des Français. Nous sommes séparés d'eux, non pas, ici ou là, par une question de religion, mais par une question de mœurs, par la matière de nos expériences, par l'objet de notre vie quotidienne, par une

autre conception morale du monde. C'est pourquoi l'influence de ces auteurs sur une partie de notre public cultivé demeure superficielle; ils sont de l'information intéressante, un sujet de conversation, un ornement de l'esprit; ils ne sont pas la moelle de notre vie.

Puisque la nourriture intellectuelle que nous allons chercher à l'étranger ne répond pas à certains besoins essentiels de notre vie intérieure, pourquoi donc persistons-nous à la chercher tout entière là-bas? Nous sommes un tout petit pays, qui s'est constitué peu à peu par un travail d'agrégation, auquel, comme le disait fort bien M. Bonnard, le bonheur a contribué pour le moins autant que notre mérite. Instruits par l'histoire, nous savons pourtant qu'il ne faut pas trop compter sur le bonheur, sur la chance, et que la plus sûre garantie de notre existence, c'est désormais notre volonté consciente d'exister. Cette volonté, nous l'affirmons chaque année en de nombreux discours patriotiques, où nous parlons de nos sacrifices à la mère-patrie. Mais, à y regarder de près, cette volonté ne serait-elle peut-être que de la bonne volonté? et ses sacrifices ne seraient-ils qu'éventuels? Notre existence ne dépend pas de nous seulement; elle dépend aussi de la vitalité des pays qui nous entourent; or, ce dernier rapport précisément a beaucoup changé depuis un siècle, et changé de façon à rendre notre existence beaucoup plus difficile. On n'y songe pas assez. Pendant plusieurs siècles, la Suisse, si peu homogène qu'elle fût, n'a eu que des voisins beaucoup moins homogènes encore, et disposa d'une armée *relativement* considérable, capable de tenir tête à tout le monde. De tous ses voisins, la France seule constituait alors une nationalité. Et comme notre peuple, où la campagne prédominait, avait alors surtout un devoir politique à accomplir, il pouvait se contenter, au point de vue intellectuel, de s'adresser à la France, soit directement, soit indirectement par l'Allemagne; car la France intellectuelle dominait l'Europe entière. A cette époque, des villes de grandeur modeste, comme Genève et Bâle, pouvaient rayonner au loin.

Tout cela a changé avec la constitution des nationalités. La France a fortement accentué sa centralisation; l'Allemagne et l'Italie ont enfin réalisé cette unité nationale que leurs plus grands poètes avaient rêvée et préparée. La France n'est plus la seule

dans le domaine des lettres, de la pensée et de la science; il y a ici, comme dans le domaine économique, une émulation intense et méthodique. Les conditions de notre vie à nous s'en trouvent profondément modifiées. Nous ne pouvons plus boire, avec d'autres, à une source unique; nous buvons à des sources différentes, et souvent concurrentes. Il y a plus: notre travail intellectuel doit forcément augmenter d'intensité, comme le commerce et comme l'industrie; mais puisque nos voisins obéissent à la même nécessité, et qu'ils sont beaucoup plus grands, beaucoup plus forts, en leur empruntant davantage, nous risquons d'être absorbés. Nous serons absorbés, fatalement, si nous ne trouvons pas en nous-mêmes un principe de ralliement, qui donne à notre œuvre intellectuelle son caractère particulier, sa raison d'être et qui en fasse un achèvement glorieux de notre indépendance politique.

Ce principe de ralliement est impossible à trouver, dit-on; pour plusieurs raisons: la diversité des langues, des religions, des races. M. Bonnard nous a déjà dit que, malgré tout, nous vivons en paix: mais il ne suffit pas de nous tolérer les uns les autres; il faut travailler ensemble. — La *diversité des langues*, j'en apprécie l'importance; mais les linguistes voient cette diversité *ailleurs* que le grand public. Il en est des questions de langues comme des questions de médecine: tout le monde en parle. De là, des jugements absolus, qui sont de naïves erreurs. Tout homme cultivé peut faire sur l'état présent du langage des observations isolées, très fines; mais on ne s'improvise pas historien et philologue; et la vie même du langage est un problème extrêmement difficile. Il m'est impossible de l'aborder ici; contentons-nous de quelques affirmations sommaires, dont la preuve, que je pourrais faire, remplirait une brochure entière. La différence la plus apparente des langues, le vocabulaire, est celle qui intéresse le moins la vie du langage au point de vue psychologique; le caractère essentiel est dans la syntaxe, dans le style. Le style d'un écrivain, voilà la réalité la plus tangible, la plus originale et la plus difficile à saisir, la réalité où le tempérament individuel se fond avec le génie d'un peuple. C'est ce qu'on étudie le moins, parce que c'est le plus difficile. Mais, si importante que soit la syntaxe au point de vue psychologique, il faut éviter, à son sujet, toute rhé-

torique. La langue n'est ni un symbole, ni un organisme ; sur des mots de ce genre on a édifié des théories fallacieuses ; la syntaxe révèle un état d'âme, elle n'est pas l'état d'âme ; elle est un *mode*, non pas une *substance*. Dès lors, la diversité des langues est surtout une difficulté *pratique* : elle n'implique pas une impossibilité de marcher ensemble au même but par des modes divers. N'avons-nous pas, dans une seule et même unité linguistique, des différences profondes de tempéraments ? Pour marcher ensemble, l'essentiel, c'est d'avoir les mêmes intérêts et le même idéal. Voilà la vraie question.

Il y a, dit-on, la *diversité des religions*, qui est plus grave. La religion touche au fond autant qu'à la forme ; il semble d'abord que chaque religion ait *sa* morale propre, *ses* intérêts temporels et spirituels, que la propagande de ses idées soit pour elle un devoir impérieux et la tolérance une faiblesse coupable. Telle a été longtemps la façon de voir. Qui eût cru, au XVI^e siècle, que nous en arriverions à l'état actuel ? Qui eût cru alors qu'à Rome on bâtirait des églises protestantes, et que dans la cité de Calvin les catholiques seraient le cinquante pour cent de la population ? Cela aurait semblé aussi difficile que la quadrature du cercle. Pourtant cela est. La nécessité pratique de vivre, les progrès de la pensée humaine ont fait le miracle. Nous en verrons d'autres ; mais il faut la foi et l'esprit de sacrifice.

Ne voit-on pas d'ailleurs que la diversité des religions agit en sens contraire de la diversité des langues ? Les Welsches ne sont pas tous catholiques, et les Suisses allemands ne sont pas tous protestants ; il y a là comme un chassé-croisé dont on pourrait espérer un rapprochement. Regardant à l'étranger, certains auteurs français, très goûtés en pays protestant, par exemple Bordeaux, Bazin, ne sont-ils pas catholiques ?

Ainsi, quand on parle sans cesse de la diversité de nos langues, de nos religions, c'est qu'on n'a pas le courage de constater la cause réelle de notre faiblesse, qui est le *régionalisme*. Je ne parle pas ici du cantonalisme, qui est un système *politique*, éloquentement défendu par M. Bonnard, et qui a encore, même aux yeux d'un centralisateur tel que moi, une certaine raison d'être. Je parle du régionalisme qui n'a aucune justification politique ni administrative, et qui est tout simplement de la

myopie intellectuelle, de l'égoïsme, une routine d'époques disparues. J'estime fort nos campagnards ; mais enfin nos villes ne sont plus des villages, et comme c'est à la ville que fermente la vie intellectuelle, je regrette que nos villes aient encore, entre elles, des rivalités villageoises. On parle d'émulation ; or le plus souvent, notre émulation ne s'inspire pas à un idéal bien élevé, et ressemble un peu trop à la concurrence qui voudrait opposer, au nom du progrès et de l'humanité, le funiculaire du Cervin au chemin de fer de la Jungfrau ! C'est douloureux à dire, mais il faut le dire, en peu de mots, sans insister : la rivalité de nos sept Universités n'est pas réconfortante à voir . . . Dans notre vie intellectuelle en général, on constate chaque jour des défiances, des ostracismes, des silences qui n'ont d'autres raisons que l'esprit régionaliste. Certes, il y a de beaux efforts vers le mieux : depuis dix-sept ans, la *Semaine littéraire* tient ses lecteurs au courant des choses de la Suisse allemande : et M. Gaspard Vallette, qui parle à Genève de Zahn, de Marti, de Heer, envoie à la „*Neue Zürcher Zeitung*“ des feuillets sur la vie de la Suisse française ; je pourrais citer deux Genevois encore, qui travaillent dans le même sens, MM. Seippel et Guillard ; et les efforts du groupe de la *Voile latine* ; tout cela est très bien, j'y vois un heureux commencement, mais il faut faire beaucoup plus encore ; nous avons à lutter contre de terribles préjugés.

Le régionalisme est beaucoup plus étroit que les frontières linguistiques. Dans chacune de nos villes, combien d'esprits distingués, qui, mieux connus, décupleraient leur action bienfaisante et élargiraient leur propre horizon ! Pour ne parler que des morts, et d'un seul canton : le philosophe Charles Secrétan est loin d'avoir l'influence qu'il mérite ; et Vinet lui-même ! Lorsque je fus présenté au cardinal Mathieu, il me dit : „Vous êtes compatriote de Vinet, de ce très grand esprit ; vous trouveriez presque toujours un de ses livres à mon chevet.“ Et Brunetière disait : „Je ne lis plus Vinet ; chaque fois que je croyais avoir une idée, je la trouvais déjà chez lui.“ Combien chez nous pourraient parler ainsi ? Et Juste Olivier ? Les jeunes en sourient avec un léger dédain ; or, puisqu'un seul sonnet a fait la célébrité de Joséphin Souvary, je trouve qu'une seule poésie de Juste Olivier, *Les Marionnettes*, devrait lui valoir notre respect, notre admiration. Ce

que nous avons fait pour lui, une anecdote authentique vous le dira: à quelqu'un qui s'étonnait de le voir, à son âge, en hiver, voyager en 3^{me} classe, il répondit doucement: „Que voulez-vous, il n'y a point de 4^{mes}!“ Dans le „*Journal de Genève*“ du 26 janvier, je lis un article émouvant de M. Jaques-Dalcroze sur le musicien Mathis Lussy; eh bien, j'avoue avoir ignoré son nom jusqu'à ce jour; je l'ai cherché en vain dans de gros ouvrages qui résument la vie suisse au dix-neuvième siècle; le connaissez-vous? Voici ce que M. Jaques-Dalcroze dit de lui: „J'ai la conviction que dans très peu de temps, Mathis Lussy sera reconnu dans le monde entier comme un génie pédagogique de premier ordre. Pauvre grand homme, comme il a dû souffrir de se sentir si isolé, si peu compris! Il importe que le public suisse soit averti que celui qui vient de mourir était „quelqu'un“, un grand savant, un grand artiste et une grande âme“.

Voilà! Adressez-vous aux intellectuels; ils vous diront tous qu'ils souffrent de cet isolement; ils en souffrent matériellement et moralement; pour s'épanouir, pour donner toute sa mesure, il faut à l'artiste, au penseur, un encouragement, un contact avec un milieu qui se renouvelle, il lui faut la liberté de l'expression, et de temps à autre comme une ivresse d'idées, une de ces belles débauches de l'esprit, d'où l'on sort rajeuni et mûri à la fois. Combien notre réalité est différente! Un auteur des plus aimés de la Suisse romande, un auteur auquel vingt ans de lutte pour l'idéal devraient donner le droit d'une franchise entière, m'écrivait l'été dernier: „C'est à désespérer! Il faut toujours envelopper, gazer, atténuer, affaiblir. Je ne puis dire nulle part le fond de ma pensée.“ Tel est le résultat de nos mœurs villageoises.

D'où, chez beaucoup de nos intellectuels, l'amertume, le découragement, la capitulation ou alors la réaction violente, paradoxale, excessive. L'électeur le plus borné (il y en a, n'est-ce pas) et l'intellectuel ont le même droit de voter; leurs bulletins ont la même valeur; c'est fort bien. Mais quand il s'agit de formuler son opinion, en public, sur la chose publique, pourquoi leur attribuer à tous deux la même... incompétence? La hardiesse de l'idée nous effraie; eh bien, pour faire taire les intellectuels, il n'y a qu'un moyen: il faut les décapiter. La nation s'apercevra trop tard qu'elle s'est décapitée elle-même.

Sans doute, chacune de nos villes a son caractère particulier; mais alors pourquoi ne pas s'enfermer dans sa famille, et chaque individu dans sa coquille? Est-ce que, à l'étranger, les provinces et les villes n'ont pas, elles aussi, leurs différences et leur histoire? Mais ces provinces sont fières d'appartenir à un grand pays; nous nous glorifions d'être de tout petits centres. Notre vie en est menacée, par l'écrasement et par l'envahissement. C'est une question de vie ou de mort.

Nous sommes un très petit peuple, juste assez fort, je crois, pour sauvegarder son indépendance politique et morale; au lieu de concentrer nos forces, nous les éparpillons et nous subissons des idées étrangères, contraires à notre esprit, à notre mission. Certes, je mets l'humanité bien au-dessus des nations; mais encore faut-il que nous marchions à l'humanité en hommes libres, non pas en province conquise! Nous sommes pacifiques, mais en nous vit encore l'âme des vieux guerriers dès qu'il s'agit de notre liberté; eh bien, nous laissons prêcher l'antimilitarisme, en termes outrageants pour notre armée qui est la nation même, armée pour son seul *droit*; notre démocratie repose sur un principe de solidarité, eh bien, nous laissons prêcher la haine des classes, comme si nous n'avions jamais rien fait pour les humbles, comme si Rousseau n'était pas de chez nous; nous sommes un peuple travailleur, et nous nous habituons à vivre de l'oisiveté d'autrui, qui nous menace à notre tour; nous unissons à un grand sens pratique un idéal de sacrifice et nous laissons glorifier le droit brutal du plus fort. C'est que nous n'avons pas assez conscience de notre force intellectuelle; oubliant ou méconnaissant ce que nous avons déjà chez nous, par une modestie qui touche à la lâcheté, nous cédon au snobisme de ce qui vient de loin.

Combien j'en ai vus, de ces conférenciers illustres, appelés de l'étranger! Plusieurs nous traitent en province, nous servent un plat réchauffé, et, d'un air magnanime, empochent avec nos applaudissements nos écus. „On se les arrache!“ L'an dernier, l'un d'eux, venu à Zurich, y passa quelques jours, et, très intelligent, s'aperçut de son erreur; il me dit en partant: „Je suis honteux; faites-moi revenir; j'ai une revanche à prendre“. Les hommes de chez nous, je l'ai déjà dit, sont gênés dans leur libre

expansion, dans leur développement; ils scandaliseraient! Mais Anatole France, Mirbeau, Bernstein, et d'autres, ne scandalisent pas; ceux-là, on les prend comme ils sont. *Et c'est ainsi que notre pensée à nous ne s'affirme pas.* Aux raisons sociales, s'ajoutent des raisons économiques. D'une part, nous demandons, pour admirer, l'estampille d'une capitale étrangère, et nous ne soutenons pas assez nos vaillants éditeurs; récemment, à propos d'un livre d'art, très remarquable, dont les planches ont été tirées à Munich, on semble avoir oublié tout à fait que plusieurs éditeurs ont fait déjà, chez nous, plus difficile et mieux; d'autre part, comme nous lisons beaucoup, nous sommes un excellent débouché, et les éditeurs étrangers nous inondent systématiquement de leurs livres, de leurs revues. Les œuvres de Gottfried Keller, de C. F. Meyer, de Zahn, de Heer, se publient en Allemagne.

J'ai vu dernièrement une feuille d'école du dimanche, distribuée en Suisse, imprimée en Allemagne, avec une illustration intitulée: *Unsere Husaren!* Les nombreux calendriers que je reçois sont, pour la plupart, imprimés en Allemagne et rappellent chaque jour des hommes et des anniversaires allemands. Les catalogues des librairies de la Suisse allemande sont imprimés à Leipzig, à Munich, à Francfort et ne tiennent aucun compte de notre production à nous; c'est ainsi, dans tous les détails de la vie quotidienne, une invasion méthodique, un écrasement auquel nous n'opposons rien.

Et pourtant, nous aurions quelque chose à opposer: *notre esprit national.* Cet esprit existe. Du Rhin au Léman, il varie dans sa forme, dans ses nuances; mais le fond demeure le même. Pour la fête du 1^{er} août de l'an dernier, j'ai écrit un article intitulé *Nationalité*, dont je cite ici quelques idées.

Le caractère distinctif d'une nation n'est pas, comme plusieurs semblent le croire, dans telle vertu particulière, dont cette nation aurait le monopole; il est dans *l'ensemble*, dans un *certain dosage* des qualités et des défauts que possède chaque nation, mais chacune à un dosage différent, avec une interprétation et une orientation particulières. Tous les peintres se servent de lignes et des sept couleurs du prisme; d'où vient que, même en faisant abstraction du sujet en soi, l'artiste révèle aussitôt sa personnalité? c'est un fait difficile à expliquer, mais c'est un fait; on ne l'ana-

lyse pas jusqu'au fond, on le *sent*; et cette personnalité est l'essentiel; les lignes et les couleurs sont les moyens de tous; la vision est de l'individu. Il en est de même des nations comparées les unes aux autres; l'analyse établit leurs qualités communes; la synthèse affirme leur individualité.

Or nous avons en Suisse notre individualité. L'étranger la constate aussitôt, non sans étonnement, derrière nos langues et nos religions diverses; nous sommes les seuls qui insistions sans cesse sur nos différences; en dehors de notre fameuse liberté, nous ne voyons qu'elles; nous les multiplions, nous les exagérons à plaisir; différences linguistiques, religieuses, économiques, sociales, cantonales et communales! Ames ingrates, esprits mesquins, nous ne savons pas élever nos regards vers la montagne qui rayonne, et dont les sources sont notre vie.

Derrière nos façons de voir et de raisonner latine et germanique, il y a un fond commun: la conception sérieuse de la vie et de ses responsabilités morales, la simplicité, l'honnêteté, la patience et l'ingéniosité, l'énergie un peu rude et concentrée, et surtout un certain goût de rébellion contre les ordres que notre conscience n'a point dictés.

Les discours prononcés à Genève lors des fêtes de Calvin, les hommages rendus à cette occasion par l'étranger en sont un témoignage probant. Le dogme calviniste peut s'effriter; l'esprit de Genève persiste, et c'est l'esprit suisse sous son mode latin.

Ce caractère explique notre indépendance nationale, nos institutions démocratiques, et ces institutions ont développé ce caractère. Maintenant, au lieu de dormir sur nos lauriers et de chanter „Il n'y en a point comme nous sur la terre“, il faut progresser encore, résolûment. Aux unités plus grandes qui nous entourent et nous menacent, il nous faut opposer une unité plus forte. Notre amour de l'indépendance répugne à la centralisation qui serait une confusion; fort bien; mais nous saurons réaliser une concentration, où nos génies distincts collaboreront à un même but national. A cette concentration nécessaire nous saurons sacrifier, non pas l'originalité de nos cultures, mais les égoïsmes, les vanités, les mesquineries qui se cachent derrière le prétexte des races. Nos plus grandes qualités demeurent stériles, parce que nous les appliquons dans un domaine désormais trop étroit; les

esprits étouffent dans ces rivalités villageoises. René Morax dit bien notre souffrance quand il s'écrie: „De l'air, toujours de l'air, toujours plus de liberté!“ Cet air, cette liberté, l'esprit *suisse* peut seul nous les donner. Et je voudrais qu'on prît la peine de réfléchir, qu'on donnât aux mots leur sens précis, qu'on ne me fît pas dire ce que je ne dis pas. Je ne parle pas de culture, mais de *vie* intellectuelle; je ne parle pas de culture bilingue, je parle d'esprit suisse.

Cet esprit suisse, il s'agit d'en *prendre conscience*, de façon à ce que notre vie intellectuelle en soit ragaillardie et qu'elle prête à notre vie politique un concours désormais nécessaire.

Comment réunir les hommes et les efforts? A cette question, on ne saurait donner une réponse facile à réaliser en quelques jours, en quelques semaines, comme un traitement médical, par une loi ou par une organisation. Le moyen de réunir les hommes et les efforts est en chacun de nous, dans notre volonté consciente. Quand nous disons bien haut que la patrie peut compter sur notre dévouement, nous pensons le plus souvent à un cas de guerre. Mais il y a des probabilités pour que nous mourrions tous sans avoir jamais à marcher à la frontière; notre dévouement demeurerait ainsi purement platonique, pour ne pas dire de rhétorique. Or même en temps de paix, la vie de tous les jours est un champ de bataille où le sort de la nation est engagé.

Nos pires ennemis, ce ne sont pas les armées étrangères, ce ne sont que notre égoïsme, l'indifférence, l'anarchie des esprits et la veulerie qu'une longue période de paix engendre presque fatalement. En temps de paix comme en temps de guerre, le salut de la république est, comme l'a dit Montesquieu, dans la vertu civique des citoyens; et qui donc oserait nier que la vie intellectuelle ne soit un élément essentiel de cette vertu civique? Puisque les intellectuels de toute catégorie prétendent être les „classes dirigeantes“, je leur demande: quel exemple, et quelle direction donnons-nous à la masse? Je m'adresse à vous tous, à ceux qui créent des œuvres, et à ceux qui lisent pour se créer une vie intérieure et je dis à tous: faites la part, dans votre vie intellectuelle, de ce qui est sincère et de ce qui ne l'est pas, de ce qui est ambition, vanité, intérêt matériel, besogne subie, mode et routine et de ce qui est effort vers le mieux, enrichissement de la person-

nalité et bienfaisance pour autrui; faites ces deux parts, pesez et jugez dans le secret de votre conscience. Plus vous serez sincères et plus vous sentirez le besoin d'un ordre, d'un principe central, qui donne à votre vie son harmonie; le besoin de marcher non plus au hasard, mais vers un but précis qui soit commun à vous et à ceux que vous appelez vos concitoyens. Et plus vous prendrez conscience de votre personnalité, plus aussi vous respecterez celle d'autrui et vous apprécierez moins l'identité des idées que la sympathie dans les aspirations. Quand un artiste, un penseur présentera au public une œuvre longuement et sincèrement mûrie, les lecteurs ne se croiront plus la compétence d'exécuter cette œuvre en trois mots, avec un sourire de dédain, ou une plaisanterie facile. Et ceux qui créent ne croiront plus nécessaire de se bêcher les uns les autres, de se distancer comme dans un sport. Allons à l'idée, non à la personne; à l'œuvre du créateur, non pas aux faiblesses de l'homme; à ce qui est durable, non pas à ce qui est passager; à ce qui nous élève, non pas à ce qui nous flatte. Il en sera de notre problème comme de tant d'autres problèmes en apparence insolubles: quand on les voit enfin, qu'on les regarde en face, qu'on en sent l'importance, que chacun se pénètre du devoir de travailler à leur solution, alors cette solution pratique se trouve peu à peu d'elle-même, par la force des faits, expression des volontés.

Je demeure sur le terrain qui m'est familier: celui de l'histoire de la littérature. Certaines conditions essentielles, si elles sont vraies pour la littérature, doivent l'être aussi pour les beaux-arts et pour la vie intellectuelle en général, avec quelques restrictions pour la science. Toute littérature traite de problèmes universels; on peut à certains égards parler déjà d'une littérature européenne; on pourrait, par exemple, parler du romantisme en Europe; pourtant le romantisme français, italien, allemand sont très différents en des points essentiels; c'est que ces problèmes universels y sont traités dans l'esprit particulier à chaque *nation*. Et dans l'histoire des littératures, pour autant que je la connais, je ne trouve aucun exemple d'une littérature qui ait prospéré sans un esprit national; vice-versa, je ne connais aucune nation digne de ce nom, qui n'ait eu, à son heure, une littérature nationale. Etant donné ce fait, nous nous trouvons devant un dilemme:

ou bien nous sommes, au milieu de nos puissants voisins, une nation en devenir et nous aurons, en des langues diverses, une littérature nationale, c'est-à-dire une *vie* intellectuelle à nous; ou bien, si nous n'arrivons pas à cette harmonie, c'est qu'il nous est impossible d'être une nation, c'est que nous ne sommes qu'un assemblage fortuit, dû à une série inouïe de chances heureuses, et alors nous serons absorbés, dans un certain délai, par nos voisins. Notre armée, nos institutions politiques, suffisantes jadis, pour les raisons que j'ai dites, ne sauraient résister longuement à la formidable pression des intérêts matériels, si, à ces intérêts qui nous prennent traîtreusement, chaque jour, par le dedans, nous n'opposons pas la *conscience*! L'histoire n'a jamais connu d'égards sentimentaux pour les petits, pour les faibles; mais elle dit, à chaque page, la force indomptable de la conscience.

C'est pourquoi ces mots: ordre, discipline et volonté, reviennent presque fatalement dans nos discours; vous les trouvez ici, vous les retrouvez dans l'article de M. de Reynold. Et certes, M. de Reynold ne prétend pas plus que moi avoir fait une découverte; depuis quelque vingt ans, d'autres l'ont dit avant nous; les uns, en regardant vers le passé; les autres en regardant à l'avenir; le nombre de ceux-ci va croissant. Soit; direz-vous; mais quelle est cette discipline? autour de quel drapeau rallierons-nous nos efforts? c'est là la question suprême. A cette question je ne puis donner qu'une première moitié de réponse; je vous l'ai déjà donnée; mais je veux la reprendre à un point de vue plus élevé, historique et logique; la deuxième moitié, je l'entrevois, si vaguement, que je n'ose la formuler. Ce que je pense, je vais le dire en terminant; et ce sera en quelque sorte une réponse absolument sincère au défi que M. Secrétan a lancé aux intellectuels, dans la „*Gazette*“ du 6 novembre dernier, à propos de Ferrer.

Je ne songe pas à discuter ici l'affaire Ferrer. Ce cas n'est pour moi qu'une occasion de dire le drame des intellectuels, drame qu'il faut connaître pour leur rendre justice, drame dont ils devraient eux-mêmes porter plus consciemment les responsabilités. Mes idées sur Ferrer n'apparaîtront ici qu'incidemment à titre d'exemple; je déclare d'avance qu'elles s'écartent de tout ce qu'on a dit sur lui, à droite et à gauche.

Enfin, qu'on ne voie pas ici une confession purement personnelle; il s'agit de choses observées autant que de choses vécues; il s'agit d'un type de l'intellectuel, tel qu'on peut le voir dans ses lignes essentielles. Quelques-uns iront moins loin; d'autres plus loin, ou plus à gauche, ou plus à droite; le drame en soi ne change guère.

Le jeune homme qu'on voue aux études est désigné pour ce sort par son intelligence, par l'ambition de ses parents, sans qu'il sache lui-même où l'étude le mènera. Il ne saurait le prévoir. Il entre avec une attente immense dans ce qu'on appelle le temple du savoir. Qui dira l'ivresse des premiers pas, le culte des faits qui se révèlent, l'admiration devant la méthode, et l'ambition héroïque de tout savoir et le rêve généreux de bâtir le monde sur le savoir? Sully Prudhomme a dit ces veilles en quatre vers:

Le jeune homme, oubliant sa lampe solitaire,
Dans le vaste avenir par l'espoir emporté,
Rêve que la Justice a parcouru la terre
Sur l'aile de la Liberté.

Mais il a dit aussi les douleurs de cette conquête:

„Avec Dieu cette nuit, mère, j'ai des combats.“

Voir s'effriter peu à peu sous le maillet inexorable du doute scientifique tout ce qu'on a cru dans son enfance, c'est dur. Les dogmes religieux, les préceptes de morale, le credo politique, la patrie, les raisons du devoir..., autant de déchirements. Mais la pensée a été mise en mouvement, il faut qu'elle marche jusqu'au bout. Du moins reste-t-il le temple du savoir; plusieurs y habitent en toute sécurité et se reconstruisent un dogme, avec les fragments de l'ancien dans un même esprit. Pour d'autres, le doute s'en prend même à ce temple; à quoi mène le savoir? à constater mieux notre ignorance; les faits? des interprétations. C'est un abîme d'où montent des vérités nouvelles dont on hésite à toucher le voile. Il tombe... Et alors c'est Montaigne: „Que sais-je?“ ou Pascal avec l'angoisse des deux infinis; c'est l'anarchie ou la réaction. Se taire est-ce peut-être une lâcheté? parler, est-ce peut-être un crime? Pour ne pas mentir, faut-il s'évader dans l'art ou s'étourdir dans l'ambition ou se figer dans l'habitude? La pensée marche, et marche encore, et finit par trouver

en elle-même sa raison d'être, ses droits, ses devoirs, son expiation et sa noblesse. C'est par le chemin de *l'histoire* que la pensée concilie enfin le relatif et l'absolu. Elle retrouve ses humbles origines, elle revoit ses étapes successives, et salue avec respect les dieux qu'elle avait d'abord renversés comme des idoles, parce qu'elle constate sous ces formes vieilles le même désir du Mieux, le même amour de l'Infini, et, mesurant ce qui lui reste à faire à ce qu'elle a déjà fait, elle se remet à construire, pour marquer d'un nouveau sanctuaire l'étape nouvelle de ce chemin douloureux, glorieux, dont elle sait qu'il va au mystère de l'infini . . .

Nous sommes à la fin d'une de ces étapes, commencée à la Révolution. Cette époque s'appellera un jour, peut-être, *l'ère des nationalités*, ce qui semble contredire un des principes de la Révolution, et c'en est pourtant un résultat. L'histoire a beaucoup de ces conséquences inattendues, que l'homme explique après coup, mais qu'il ne saurait prévoir. L'esprit peut deviner, par intuition, une loi logique, dans l'absolu; les formes innombrables de la relativité lui échappent.

Il y a dix-huit ans, le panorama de Rome m'a suggéré une synthèse dont je crois aujourd'hui encore qu'elle est juste; et je serais étonné que d'autres ne l'aient pas eue avant moi. Il me paraît qu'il y a, pour l'historien, deux unités constantes: l'individu et l'humanité; la parcelle et le tout; de l'une à l'autre des rapports variables, des conflits nombreux; de l'une à l'autre aussi, des groupements intermédiaires, formes de transition. Dans l'ordre chronologique, ces groupements sont: la famille, le clan ou la tribu, la commune, la province ou le canton, la nation . . .; si nous écartons, comme il faut le faire, les groupements artificiels, dus à la conquête brutale, l'empire d'Alexandre, l'empire romain, celui de Napoléon, et si nous constatons qu'il y a des nations disparues, hélas, par leurs propres discordes, nous voyons que les groupements naturels, tels que l'intérêt commun et la sympathie les forment, vont grandissant de plus en plus; les formes anciennes, tout en subsistant, se subordonnent nécessairement à la forme nouvelle, de sorte que, arrivés aujourd'hui à l'étape nationale, nous entrevoyons, par l'union de quelques Etats, une marche lente vers l'humanité. Deux dangers menacent sans cesse cette

évolution; l'un c'est l'égoïsme particulariste qui prétend se figer dans une forme vieillie; et l'autre c'est l'impatience des esprits absolus qui courent à cet absolu en brûlant les étapes intermédiaires; dans les deux cas c'est méconnaître l'histoire, et compromettre le groupement auquel on appartient. De cette synthèse, vous pouvez déduire la première partie de ma réponse: *La discipline à laquelle nous nous soumettrons ce sera, en partie, celle d'un esprit national.* C'est au bien de la Suisse que nous ferons le sacrifice de nos rivalités, de nos vanités, de notre argent, de notre temps; c'est à la Suisse qu'ira l'effort de nos pensées, et c'est ainsi seulement que nous assimilerons ces étrangers dont l'esprit, différent du nôtre, menace notre unité. Comment donc un Français, un Allemand, un Italien, fils d'une grande patrie, pourrait-il s'intéresser à nos petites querelles? pourquoi se ferait-il Genevois, Bâlois, Zurichois? Sans même se naturaliser, il jouit autant que nous des bienfaits de nos institutions politiques. A quel esprit pourrait-il s'assimiler si nous doutons nous-mêmes de notre esprit suisse? Pour qu'il quitte sa nation, offrez-en lui une autre, plus petite, mais tout aussi fière, tout aussi consciente. Affirmez cet esprit national, faites-le rayonner dans vos œuvres, pénétrez-en l'étranger pour qu'il vive de notre vie. Ne lui parlez pas trop de Morgarten, ni de Sempach, mais créez-vous une gloire nouvelle!

Ou alors, si nous renonçons, si nous capitulons, si nous ne sommes qu'une coalition provisoire d'intérêts, d'où la sympathie des esprits et des cœurs est absente, ayons le courage de le dire, d'en tirer les conséquences. Si la Suisse n'était qu'un mot, je cesserais de prêcher, et ne voulant être ni Français, ni Allemand, ni Italien, je m'évaderaï dans l'humanité. Et là, je trouverais la seconde moitié du problème de la discipline, la question morale du *moment*, après la question nationale de *l'espace*.

Partout, la vie intellectuelle est en état de crise; et, avec elle, par rapport intime, la vie sociale entière. Je ne crois absolument pas aux catastrophes définitives dont on nous menace; je ne crois pas que notre époque soit pire que beaucoup d'autres; elle ressemble à d'autres, et, comme elles, elle mène à autre chose. Toute fin est la fermentation d'un renouveau. De même que la Révolution fut l'effondrement de ce rationalisme qui fit la gloire

du dix-septième siècle, de même nous supportons les conséquences morales de ce dogme positiviste auquel nous devons les progrès inouïs de la science moderne. Il faut lire d'Ernest Renan *l'Avenir de la science*, écrit en 1848, pour revivre l'essor merveilleux de la pensée scientifique à cette époque, son enthousiasme généreux, son rêve de sauver l'humanité par le savoir; il faut revivre ce rêve, pour apprécier ce que la science a réalisé (c'est énorme), et pour constater aussi son déficit; il est grave. Cette science a fixé une méthode admirable, définitive dans ses grandes lignes; elle a amassé par millions des faits, qu'elle a classés; ce classement est souvent arbitraire, on le refera; passons; elle a renversé des erreurs innombrables, qui renaissent sous d'autres formes; n'importe; le principe est bon; elle a réalisé des découvertes, des progrès matériels, tangibles, humanitaires qui sont une gloire impérissable. D'autre part, relisez un chapitre de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, le chapitre intitulé: „Ceci tuera cela“ (le livre tuera l'Eglise); c'est la même idée que chez Renan: le savoir rendra l'homme bon. Eh bien! dans l'absolu, peut-être; dans le relatif, certainement non! Apprendre à lire, savoir un peu, beaucoup, c'est trop peu pour vivre. Nous avons énoncé, au nom de la science, des lois naturelles, lois inflexibles, sans y trouver de justification pour la loi morale du *devoir*. Nous avons cru analyser l'esprit, en soumettre les fonctions à l'expérience physiologique, le tenir comme dans une pince chirurgicale, mais sa synthèse et son pourquoi nous ont échappé; nous avons écarté le *pourquoi*, pour n'étudier que le *comment*; mais si le comment dépend du pourquoi? si le pourquoi de la vie, c'est précisément l'essentiel pour l'humanité? Devrait-elle attendre, pour vivre, que nous l'ayons trouvé? Elle a soif; quelle source faisons-nous jaillir du rocher? — La morale qui se dégage *peut-être* des faits scientifiques est-elle intelligible à tous? Les savants, les intellectuels ont-ils prouvé, par l'exemple, qu'il résulte logiquement, de leur seul savoir, une loi de bonté? Ont-ils songé à l'interprétation brutale que des esprits moins cultivés devaient donner au système positiviste? Ont-ils affronté cette responsabilité avec héroïsme? Partout, il faut répondre *non*. Et ce fut la seule erreur de *Ferrer*.

Aucun témoignage n'a prouvé qu'il ait pris une part active aux troubles de Barcelone. Je ne crois pas à sa participation;

elle me paraît psychologiquement invraisemblable. Mais je regrette qu'il n'ait pas eu le courage de proclamer devant ses juges, représentants d'un système inique, sa responsabilité *morale*. En condamnant Ferrer, ce système s'est défendu; en le fusillant, il s'est jugé lui-même. Ferrer est une victime, à plus d'un égard; s'il avait, devant la mort, affirmé sa responsabilité, il serait un martyr. Son sang a coulé; ce sang lave ses faiblesses et fera germer la moisson.

Nous revoilà dans le drame des intellectuels: ils ont cette mission de réveiller ceux qui dorment dans le relatif, en leur montrant un idéal plus haut; ils ont cette douleur de constater en eux-mêmes la relativité de leur propre vérité, de voir cette vérité interprétée brutalement par la majorité; ils ont enfin ce devoir de chercher *mieux*: non pas derrière nous, comme voudraient le faire les réactionnaires, mais devant nous. Nous voulons sortir de l'anarchie; mais il nous est impossible de reprendre sincèrement une formule déjà usée; nous ne pouvons obéir qu'à la discipline d'un principe nouveau, qui peut être d'ailleurs l'expression plus haute, plus consciente, d'une vérité déjà entrevue. Quel sera ce principe? Sera-t-il de nature sociale, ou esthétique, ou religieuse, ou simplement morale? Je ne sais; mais je sais qu'en le cherchant, nous le trouverons; car elle est profondément vraie cette parole de Pascal: „Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé.“

En tout cas, dussions-nous même étonner et scandaliser, quand l'heure est venue, que la conscience ordonne, nous avons le droit de parler et le devoir d'expier. Nous expions tous les jours. Cette foi, cet amour, qui s'en vont à l'humanité, nous les sentons fléchir parfois devant l'indifférence, la raillerie, la brutalité des égoïsmes. „A quoi bon?“ C'est alors que surgit du fond de la pensée le devoir, le devoir tout simple, qu'on ne discute pas. Nous pensons pour la beauté de l'effort qui lance à l'infini la créature d'un jour. L'humanité pourrait disparaître; elle aurait cette noblesse d'avoir vécu, par les intellectuels, dans une pensée de beauté, de vérité, d'éternité.

L'homme primitif était *dans* la nature, sans en avoir conscience; libre en apparence, en réalité soumis aux lois aveugles de la matière; en prenant conscience de lui-même, il a créé le conflit

entre l'instinct et l'intelligence; il est sorti de la nature. D'étape en étape, de groupement en groupement, plus libre à mesure que le groupe grandit, il marche à l'humanité, et rentrera un jour dans la nature, mais conscient cette fois, et libre. Ce sera l'harmonie suprême de la vie et de la pensée. Et le seul fait de rêver cette synthèse, c'est déjà la réaliser un peu.

De quelque façon qu'il comprenne le mystère et Dieu, tout idéaliste devrait concevoir la vie intellectuelle, dans son ensemble, de façon à donner raison à Alfred de Vigny, quand il dit (dans *la Bouteille à la mer*):

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répondons le savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes;
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Je me résume: la *vie* intellectuelle, ce n'est pas le savoir des faits, c'est la pensée; cette pensée individuelle, pour être féconde, est soumise à une haute discipline, qui la met en harmonie, dans le *Relatif*, avec le *groupe* humain et l'*époque* historique dont l'individu dépend, et sur lesquels il exerce une influence. Cette discipline est donnée aujourd'hui, d'une part, par l'esprit national; d'autre part, par un idéal humain, qui va se dégager de la crise que nous traversons. Toutefois, ces facteurs relatifs, le groupe humain et le moment historique, ne sont que des étapes, des fragments de cet *Absolu*, dont la pensée entrevoit les lois, idéal suprême de la conscience et de la liberté; la pensée a le droit et le devoir d'opposer au relatif cet idéal comme un but aux efforts de l'humanité.

Cet idéal, que nous appelons Dieu, n'est pas derrière nous; il nous précède; l'homme qui s'arrête ne le trouvera jamais; l'homme qui se lève et qui marche le trouve, et le voit, toujours *devant lui*, toujours plus haut!

ZURICH

E. BOVET

